

LA LOUISIANE

SOUS LA

DOMINATION FRANÇAISE

PAR

H. CASTONNET DES FOSSES

Membre de la Société de Géographie,
Président de Section de la Société de Géographie commerciale de Paris.

Extrait du Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Nantes.

NANTES,

M^{me} ve CAMILLE MELLINET, IMPRIMEUR,

Place du Pilon, 5.

L. MELLINET ET Cie, succrs.

1887

LA LOUISIANE

SOUS LA

DOMINATION FRANÇAISE

PAR

H. CASTONNET DES FOSSES

Membre de la Société de Géographie,
Président de Section de la Société de Géographie commerciale de Paris.

Extrait du Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Nantes.

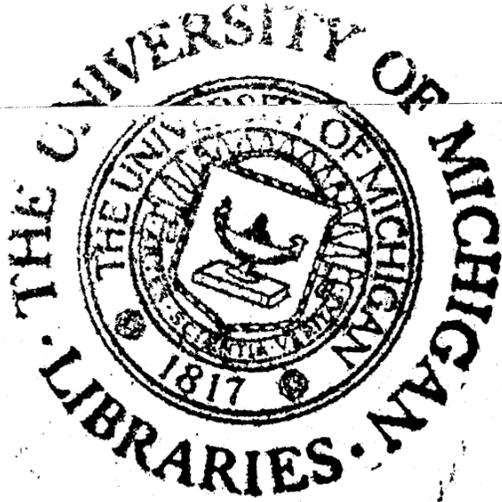
NANTES,

M^{me} ve CAMILLE MELLINET, IMPRIMEUR,

Place du Pilon, 5.

L. MELLINET ET Cie, succrs.

—
1887



LA LOUISIANE

SOUS LA

DOMINATION FRANÇAISE

PAR

H. CASTONNET DES FOSSES, *th. (Henri)*

Membre de la Société de Géographie,
Président de Section de la Société de Géographie commerciale de Paris.

Extrait du Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Nantes.

NANTES,

M^{me} V^e CAMILLE MELLINET, IMPRIMEUR,

Place du Pilori, 5.

L. MELLINET ET Cie, succrs.

1887

E
333
.C38x
1887

BEC

CL
Gift
Wm CL
3-27-61
small

LA LOUISIANE

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE

En 1683, un voyageur couvert de poussière se présentait à la cour de Versailles. C'était Cavelier de la Salle. Il venait de reconnaître le Mississippi qui avait été découvert quelques années auparavant par le P. Marquette, et révélait ainsi à ses contemporains l'existence d'une vaste et riche contrée dont il avait pris possession, en l'appelant Louisiane, en l'honneur de Louis XIV, son protecteur.

Un nouvel horizon s'ouvrait devant nous. Aussi Cavelier de la Salle avait-il conçu de vastes projets. Il se proposait d'unir au Canada la vallée qu'arrose le fleuve nouvellement découvert et auquel il avait donné le nom de fleuve Colbert. Nous nous serions ainsi assurés la souveraineté des pays situés entre le golfe du Mexique et la baie d'Hudson, alors la baie de Bourbon.

C'était l'époque où Louis XIV, au comble de sa gloire et reconnu pour le prince le plus puissant de la chrétienté, ne mettait pas de borne à son ambition. Vainqueur de l'Europe coalisée, il lui avait dicté des lois à Nimègue en 1678. Tout semblait favoriser les plans de conquêtes du fier monarque.

La découverte du Mississippi venait encore de lui donner des droits sur un nouveau pays et flattait son amour propre, lui qui ambitionnait toutes les gloires. Quoique Colbert fût descendu dans la tombe, l'impulsion qu'il avait donnée au commerce, à l'industrie, à la colonisation, lui survivait encore. Le marquis de Seignelay eut un long entretien avec Cavelier de la Salle. Le nouveau *découvreur* était chargé de coloniser la Louisiane, et le gouvernement s'engageait à fournir tout ce qui était nécessaire à cette entreprise, que l'on considérait comme devant être féconde en résultats.

Cavelier de la Salle était impatient de retourner dans le nouveau monde. Quatre navires furent mis à sa disposition. Il s'embarqua avec 280 personnes, y compris les équipages. Les émigrants comprenaient des soldats, des artisans, des volontaires, plusieurs Canadiens, quelques gentilshommes et huit missionnaires. Cette petite escadre, commandée par M. de Beaujeu, homme vaniteux et jaloux, mit à la voile au port de la Rochelle le 24 juillet 1684. A peine était-elle en mer que la mésintelligence se mettait entre les deux chefs. Cette mésintelligence dégénéra bientôt en une haine invétérée qui eut les conséquences les plus désastreuses. Après une navigation des plus pénibles, la flottille arrivait dans le golfe du Mexique. La direction des courants et des observations faites avec des instruments astronomiques inexacts trompèrent nos marins, qui se croyaient à l'est, tandis qu'ils étaient à l'ouest du Mississippi. Les terres, dépourvues d'arbres et plus basses que le fleuve au bord de la mer, ne présentaient aucune marque distinctive; aussi les Français passèrent-ils devant les bouches du Mississippi sans les reconnaître. Quelques jours après, Cavelier de la Salle, sur les indices des Indiens de la côte, soupçonnant quelque erreur, voulait retourner sur ses pas; de Beaujeu refusa de l'écouter et l'on continua de s'avancer sans savoir où l'on était. Le 14 février, l'on

atteignait la baie de Saint-Bernard, aujourd'hui de Matagonda, dans le Texas, à 120 lieues du fleuve que l'on cherchait.

Cavelier de la Salle, qui ne découvrait aucune trace du Mississipi, prit la résolution désespérée de débarquer son monde là où il se trouvait et donna l'ordre au commandant d'un des vaisseaux d'entrer dans la baie. Celui-ci faisant semblant d'obéir, se jeta sur les récifs : une partie de la cargaison fut perdue. De Beaujeu, loin de punir le coupable, le reçut à son bord, et, après avoir refusé à Cavelier de la Salle, sous les prétextes les plus frivoles, des munitions et des outils ou objets nécessaires à un nouvel établissement, il mettait à la voile et abandonnait les colons, au nombre de 180, sur la plage inconnue où le hasard les avait conduits.

Nos compatriotes commencèrent à cultiver la terre et à construire un fort pour se mettre à l'abri des attaques des Indiens. Lorsque ce fort fut assez avancé, La Salle en fit construire un autre à deux lieues plus haut, sur la rivière aux Vaches, et lui donna le nom de fort Saint-Louis. La position du nouvel établissement, qui était sur une éminence et dominait la campagne et la mer, était des plus avantageuses. Le pays où l'on se trouvait jouissait d'un climat sain et chaud. Cependant, à mesure que le temps avançait, l'on s'y trouvait moins bien. Les grains que l'on avait semés périrent par la sécheresse ou le dégât des bêtes sauvages. La plupart des artisans qu'on avait amenés ne savaient pas leur métier ; aussi les constructions marchaient-elles fort lentement. La misère se fit bientôt sentir. Des mutineries ne tardèrent pas à éclater et la maladie vint à son tour aggraver la situation en enlevant les hommes les plus utiles. Pour surcroît de malheur, les Indiens prenaient une attitude de plus en plus menaçante. Au bout de peu de temps, la colonie de Saint-Louis était dans un état désespéré.

Rien ne pouvait abattre Cavelier de la Salle, qui dissimulait ses inquiétudes avec sa fermeté ordinaire et se multipliait en quelque sorte devant les obstacles. Malheureusement son caractère sévère et inflexible était peu fait pour relever le moral de ses compagnons. Son langage autoritaire était loin de lui concilier les sympathies. Aussi, une tristesse mortelle s'était-elle emparée des colons qui, devenus indifférents à tout, se regardaient comme condamnés à une mort certaine. Une trentaine succombèrent à ce fatal dégoût de la vie.

La recherche du Mississipi avait été le but de l'expédition. Cavelier de la Salle ne l'avait pas oublié. Il fit à cet effet une excursion de quelques mois du côté du Colorado dans laquelle il perdit plusieurs de ses gens qui furent massacrés par les Indiens. Une seconde excursion qu'il poussa jusque chez les Cenis ne fut pas plus heureuse. Sur 20 hommes qui l'avaient suivi, il n'en ramena que 8. Les maladies et les accidents décimaient en même temps les colons dont les rangs s'éclaircissaient chaque jour. Cavelier de la Salle se proposait d'envoyer chercher des secours dans les îles ou de relever tout le golfe du Mexique jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le Mississipi. Malheureusement, le seul navire qu'il possédait fit naufrage et force lui fut de renoncer à son projet qui semblait avoir des chances de succès. Ses ressources s'épuisaient et il était perdu, jeté sur une plage déserte à 6 ou 700 lieues de tout pays civilisé. Il ne lui restait plus qu'à prendre la route du Canada afin d'y aller chercher des renforts.

Il se décida lui-même à se rendre chez les Illinois et, au mois de janvier 1687, il partait avec 17 hommes, laissant seulement 20 personnes à l'établissement de Saint-Louis, sous le commandement du canadien Le Barbier. Le nombre des colons était descendu de 180 à 37. « Les Français se séparèrent les uns des autres » nous dit un témoin oculaire,

« comme s'ils avaient eu le pressentiment qu'ils ne se reverraient jamais. »

La marche fut lente et des plus pénibles et, le 16 mars, l'on n'avait pas dépassé un des affluents de la rivière de la Trinité, lorsqu'une tragédie sauglante vint mettre le comble au désastre de l'expédition. Les Français qui composaient la petite troupe étaient aigris les uns contre les autres. Plusieurs d'entre eux eurent un démêlé avec Moragnet, le neveu de Cavalier de la Salle, et le tuèrent avec deux de ses compagnons. A la suite de ce triple assassinat, craignant la justice de leur chef et entraînés par la pente du crime, ils se cachèrent dans les hautes herbes et attendirent le moment où il passait sans défiance. Le malheureux Cavalier fut frappé d'une balle à la tête et tomba sans proférer une seule parole. Il vécut encore une heure et, lorsqu'il eut reçu le dernier soupir, le P. Anastase, qui l'avait assisté, l'enterra dans une fosse creusée sur le lieu même de l'assassinat et planta une croix de bois sur sa tombe. Ainsi finit celui que l'on peut appeler le *fondateur du Texas*.

La désunion ne tarda pas à se mettre parmi les meurtriers. A peine la caravane s'était-elle remise en marche que les deux chefs du complot furent tués par leurs complices. Ces crimes commis au milieu de vastes solitudes frappaient de stupeur les sauvages qui ne pouvaient comprendre la férocité des *visages pâles*. Les Français ne tardèrent pas à se séparer. Tous ceux qui s'étaient compromis restèrent parmi les Indiens ; les autres, au nombre de 7, parmi lesquels se trouvaient le P. Anastase, continuèrent leur route vers les Illinois et arrivèrent au fort Saint-Louis le 14 septembre.

Pendant que l'expédition de Cavalier de la Salle se terminait d'une façon aussi tragique, la petite colonie qui avait été laissée dans la baie de Saint-Bernard subissait une catastrophe encore plus funeste. Sitôt le départ de Cavalier de la

Salle, les Indiens vinrent attaquer le fort et s'en emparèrent au moment où les colons étaient sans armes. Nos malheureux compatriotes furent massacrés. Cinq d'entre eux furent épargnés pour être réduits en esclavage. Ils tombèrent plus tard entre les mains des Espagnols et un seul parvint à rentrer en France après les aventures les plus romanesques. Telle fut la fin de cette tentative de colonisation qui avait inspiré les plus grandes espérances et aurait probablement réussi si l'on s'était borné à fonder un établissement agricole. Malheureusement, Cavelier de la Salle se préoccupait avant tout de courses dans l'intérieur. Aussi, malgré son génie, était-il peu fait pour diriger une semblable entreprise et fut-il, en grande partie, la cause de son insuccès.

Après la mort de Cavelier de la Salle, la Louisiane fut en quelque sorte oubliée et à peine son nom était-il connu. Du reste, les guerres que nous soutenions contre l'Europe n'étaient pas de nature à favoriser la colonisation. Notre nouvelle possession était à peu près ignorée. Cependant tous les Français qui y avaient pénétré en faisaient l'éloge. A les entendre dire, ce pays possédait un climat délicieux, l'air y était pur, le ciel serein. L'on y voyait des plaines à perte de vue, entrecoupées de lacs, de rivières et de bocages. Comme ombre du tableau, dans les forêts et à travers les lianes erraient, il est vrai, des tigres et des léopards et, dans les cours d'eau, des caïmans qui avaient jusqu'à vingt pieds de long. Le serpent à sonnettes rampait dans de belles prairies émaillées de fleurs. La chasse était à peu près la seule occupation des rares colons que l'on y rencontrait. Le gibier existait à foison. La vue des bisons avait particulièrement frappé les chasseurs. Aussi, en racontant leurs aventures, parlaient-ils sans cesse des *troupeaux de bœufs qui portaient de la laine*. Quant à la fertilité du pays, personne ne songeait à la mettre en doute.

Cependant, malgré sa réputation, notre colonie était déserte. A peine y avait-il eu une prise de possession véritable. Les quelques établissements que nous avons fondés étaient épars, incapables de se soutenir par eux-mêmes et trop éloignés les uns des autres pour se prêter assistance. Dans le territoire des Illinois, appelé plus tard Haute-Louisiane, nous possédions le fort Crève-Cœur, qui avait été bâti par Cavelier de la Salle. En 1687, nous avons construit le fort Saint-Louis, qui prit plus tard le nom de Chartres, et nous avons pénétré dans le pays des Arkansas.

Ces établissements étaient insignifiants. Du reste, ce qu'on appelait un fort se réduisait à peu de choses et consistait en une palissade qui entourait et protégeait quelques maisons, la plupart du temps construites en bois. A côté des habitations étaient les étables et les granges où l'on mettait les bestiaux à l'abri. En dehors de l'enceinte se trouvaient un jardin potager qui produisait les légumes nécessaires à la consommation locale, un verger planté d'arbres fruitiers d'Europe et, plus loin, des champs de maïs, de tabac et de patates qui contrastaient avec les prairies et les forêts vierges des alentours. Les colons se livraient au commerce des pelleteries qui prenaient déjà une certaine extension.

La paix de Ryswick avait donné des loisirs et l'on pensa de nouveau à coloniser la Louisiane. Déjà plusieurs Canadiens, séduits par la beauté du pays, s'étaient établis vers les bouches du Mississippi, sur les bords de la Mobile, afin d'être dans le voisinage des Antilles françaises et d'y nouer facilement des relations.

En 1697, un Français du Canada, d'Iberville, vint proposer au Ministre de reprendre les anciens projets que l'on avait eus au sujet de l'Amérique. C'était un *découvreur* connu par son audace et son intrépidité. Il avait déjà visité la baie de Bourbon; il avait entendu parler des mines de plomb et de

cuivre qui se trouvaient dans le bassin du Mississipi et pensait pouvoir tirer parti des ressources que possédaient ces contrées alors inexplorées. De Pontchartrain s'était empressé d'accepter ses offres et lui avait donné trois vaisseaux.

D'Iberville était parti de la Rochelle en septembre 1698, et après avoir relâché à Saint-Domingue, il s'en allait à la recherche du Mississipi au mois de janvier 1699. Ses équipages étaient en grande partie composés de Canadiens. L'expédition française avait éveillé la jalousie des Espagnols, qui refusèrent l'entrée de Pensacola. D'Iberville s'en alla mouiller dans une île située à l'embouchure de la Mobile. Les ossements des Indiens massacrés par leurs ennemis, que l'on y trouva, lui firent donner le nom d'île du Massacre.

Les Français continuèrent leurs découvertes. Le 6 février, ils entraient dans la passe située entre deux îles auxquelles ils donnaient les noms d'Île à Cornes et d'Île aux Vaisseaux. Ils poussèrent plus loin, à l'ouest, et aperçurent une île qu'ils appelèrent la Chandeleur. L'on était à une faible distance de la côte ; une chaloupe y fut envoyée et en ramena plusieurs Indiens qui dirent, en répondant aux questions qu'on leur adressait, qu'ils habitaient sur les bords d'une grande rivière située du côté de l'ouest. D'Iberville pensa qu'il allait bientôt toucher au but désiré. Il s'embarqua sur une felouque avec 60 hommes, son frère de Bienville et un religieux, le Père Anastase, qui avait autrefois suivi Cavelier de la Salle dans ses découvertes.

Le 2 mars, les voyageurs entraient dans une grande rivière dont l'embouchure était perdue au milieu des terres basses couvertes de roseaux. Le Père Anastase crut reconnaître le Mississipi, par la grande quantité de ses eaux troubles. L'on salua le nouveau tributaire de l'Océan au chant du *Te Deum*. D'Iberville le remonta assez loin en apercevant çà et là des Indiens avec lesquels il avait des relations amicales. Une

tribu lui remit une lettre que le chevalier de Tonty avait écrite à Cavelier de la Salle en 1686. Il ne pouvait plus y avoir de doute : nous avons retrouvé l'embouchure du Mississipi.

Tous les naturels que nous rencontrions se montraient sympathiques. D'Iberville en obtenait de précieux renseignements. Quand il songea au retour, il abandonna le fleuve et suivit un autre chemin, qui, au dire d'un chef indien, côtoyait des lacs. L'attente des Français ne fut pas longue ; bientôt ils apercevaient une nappe d'eau argentée qui miroitait aux rayons du soleil. Ce lac pouvait avoir dix lieues de long sur huit de large. Sur ses rives se trouvaient de nombreux coquillages ; aux alentours, la solitude était complète. L'on eût dit une véritable Thébàide.

D'Iberville explora cette petite mer intérieure, la parcourut avec un canot d'écorce et lui donna le nom de Pontchartrain. Dans le voisinage se trouvait un autre lac qui fut appelé Maurepas. Les Français regagnèrent ensuite leurs navires. D'Iberville s'en fut visiter la baie de Saint-Louis, située à environ neuf lieues de l'île aux Vaisseaux. N'y ayant trouvé que très peu d'eau à son entrée, il prit le parti de fonder l'établissement qu'il projetait à la baie de Biloxi. En quelques semaines, nos matelots y construisaient un fort et l'armaient de douze canons. De Bienville y restait avec 25 soldats et 10 colons, tant Canadiens que flibustiers. Tel fut notre premier établissement dans la Basse-Louisiane.

D'Iberville songeait au retour. Cependant, avant de partir, il remontait de nouveau le Mississipi et se rendait chez les Natchez. A son grand étonnement, il y trouvait un missionnaire, le P. de Saint-Cosme, arrivé depuis peu du Canada. Le chef des Natchez, qui s'intitulait le Grand-Soleil, fit bon accueil aux Français et vint au devant d'eux avec 600 guerriers. Après avoir visité plusieurs autres nations indiennes, d'Iberville descendait le fleuve et regagnait ses vaisseaux. Le 28 mai

1700, il mettait à la voile ; son retour en France s'effectua sans difficulté.

Le nouveau *découvreur* avait hâte de revenir en Amérique pour mettre ses projets à exécution. Selon lui, la navigation du Mississippi, que nous appelions fleuve Saint-Louis, devait nous procurer d'immenses avantages. Il avait été nommé gouverneur général de notre nouvelle possession, pour laquelle il repartit avec une petite colonie composée presque entièrement de Canadiens. Il débarqua dans la baie de Biloxi, où nous avions déjà un fort. Cette baie était située entre le Mississippi et Pensacola. Le pays, avec un climat brûlant et un sol sablonneux, présentait une côte de 40 lieues d'étendue où aucun navire ne pouvait aborder. En choisissant cette situation, l'on ne pensait sans doute qu'au profit que l'on pouvait retirer d'un commerce momentané, et l'on espérait que les inconvénients en seraient compensés par la facilité des communications avec les Espagnols et les Antilles françaises.

D'Iberville se proposait de fonder une ville chez les Natchez. En attendant, il avait fixé son quartier général à Biloxi. Il écrivait au Ministère que l'on ne pourrait jamais coloniser la Louisiane, si l'on n'y rendait pas le commerce libre à tous les marchands du royaume. Le gouvernement, peu favorable à ce système, pensait, au contraire, tirer de grands avantages de la pêche des perles et de la vente des poils de bison que l'on disait susceptibles d'être filés comme de la laine.

Des rapports sur les découvertes des mines d'or, d'argent et de cuivre, à l'ouest du Mississippi, ne cessaient de circuler et entretenaient des espérances souvent trompeuses. D'Iberville envoya son parent, M. Lesueur, au nord-ouest du sault Saint-Antoine, prendre possession d'une mine de cuivre, située sur les bords de la rivière Verte. La distance nous força bientôt à l'abandonner. A différentes reprises, des expéditions furent tentées dans le but de trouver ces fameuses

richesses, dont on affirmait l'existence. Leur seul résultat fut de conduire les Français, de proche en proche, jusqu'aux sources des affluents du Mississipi, dans le voisinage des Montagnes-Rocheuses. L'on remonta ainsi la rivière Rouge, l'Arkansas et le Mississipi à la poursuite de richesses qui fuyaient toujours comme les mirages du désert.

En 1701, d'Iberville fondait un nouvel établissement sur la rivière de la Mobile, et son frère de Bienville s'y transportait avec la plupart des habitants de Biloxi. La Mobile n'était navigable que pour les pirogues, et le sol qu'elle arrosait n'était guère propice qu'à la culture du tabac. Mais l'on voulait se rapprocher de l'île du Massacre qui possédait un bon mouillage. Notre nouveau comptoir devint ainsi le chef-lieu de la Louisiane. Sa colonisation ne progressait que lentement; cependant l'on pouvait compter sur l'avenir. Malheureusement pour notre possession, d'Iberville ne tarda pas à mourir. Il succomba en 1707, à la Havane, au moment où il se préparait à chasser les Anglais de la Jamaïque. Sa mort fut une perte d'autant plus grande que nous n'avions aucun homme capable de le remplacer et de continuer son œuvre.

La situation devint bientôt des plus critiques à la Louisiane. La saison avait été défavorable; les plantations de maïs ne rapportèrent rien pendant plusieurs années. De plus, nous étions en guerre avec l'Europe, et les rapports avec la métropole étaient des plus difficiles. Les marchandises étaient en petite quantité, l'argent des plus rares et les débouchés à peu près nuls. Au moment de la paix d'Utrecht, la population française ne comptait plus que 200 personnes qui languissaient plutôt qu'elles ne vivaient, dans un des plus beaux pays du monde.

Le gouvernement de Louis XIV, épuisé par la guerre de la succession d'Espagne, ne pouvait se charger de la nouvelle

colonie. Il crut que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de la donner en concession à quelque riche particulier. Il existait alors à Paris un habile financier nommé Crozat, qui avait acquis une grande fortune dans les entreprises maritimes.

Le roi lui céda, en 1712, pour seize ans, le privilège exclusif du commerce de la Louisiane et, en pleine propriété, l'exploitation des mines de cette contrée. Crozat se mit en mesure d'utiliser son monopole.

De la Motte-Cadillac avait été nommé gouverneur de la colonie naissante et Duclos, commissaire-ordonnateur. Ces deux fonctionnaires devaient former, avec six notables et un greffier, un conseil qui réunissait l'administration civile, militaire et judiciaire. La procédure devait avoir lieu conformément à la coutume de Paris, qui fut appliquée à la Louisiane comme elle l'était déjà au Canada.

En arrivant à la Louisiane, en 1713, de la Motte-Cadillac fut frappé de la situation précaire de nos établissements. Il cherchait à y remédier en ouvrant de nouveaux débouchés au commerce. Dans ce but, un Canadien, de Saint-Denis, qui habitait le pays depuis quatorze ans, reçut la mission de nouer des relations avec les Espagnols. Cet explorateur fit deux voyages au Mexique qui furent remplis d'incidents et d'aventures romanesques, mais n'eurent pas plus de résultats l'un que l'autre.

Tout en cherchant à ouvrir des débouchés avec le Mexique, le gouverneur envoyait faire la traite chez les nations riveraines du Mississipi. Nous fondions de nouveaux établissements. En 1714, de Bienville élevait, dans le principal village des Natchez, un fort auquel il donnait le nom de Fort-Rosalie, en l'honneur de M^{me} de Pontchartrain. Cet établissement est devenu aujourd'hui la ville de Natchez. En 1715, c'est-à-dire l'année suivante, de Tigné jetait les fondements de Natchitoches sur la rivière Rouge.

Les espérances de Crozat s'étaient peu à peu dissipées. Il y avait à peine quatre ans qu'il avait la Louisiane entre ses mains, et déjà son commerce avait été anéanti. En faisant reconnaître son privilège, il avait tué l'industrie naissante à laquelle se livraient les habitants. La colonie dépérissait à vue d'œil. Aussi, épuisé par ses avances, trompé dans son espoir d'ouvrir des communications avec le Mexique, Crozat remit son monopole au roi qui le concéda à la Compagnie d'Occident que Law venait de fonder.

Le *système* était alors à son apogée. Tous les esprits étaient portés du côté de la spéculation, et l'agiotage de la rue Quincampoix est resté légendaire. L'union de la Banque et de la Compagnie paraissait devoir donner des résultats prodigieux. Les régions arrosées par le Mississipi que l'imagination peuplait de trésors, étaient un champ ouvert à la crédulité. Bientôt, il ne fut plus question que de la Louisiane.

A Paris, c'était un véritable engouement et, du reste, rien ne fut négligé : l'art de la réclame fut porté à ses dernières limites. L'on faisait circuler de grandes estampes représentant l'arrivée des Français au Mississipi et montrant, au milieu d'un paysage enchanteur, des sauvages et des sauvagesses accourant au-devant de leurs nouveaux maîtres avec des témoignages de respect et d'admiration. Des images représentaient des montagnes de cuivre, de plomb et des fontaines de vif argent. Les récits les plus fabuleux avaient créance. L'on apprenait le départ d'une flotte chargée de marchandises et le retour de quelques vaisseaux avec des millions. Un jour l'on parlait d'un atelier de 12,000 femmes natchez occupées à travailler la soie. Une autre fois, l'on annonçait que des lingots d'argent, découverts au Mississipi, avaient été envoyés à la monnaie. Une roche d'émeraude, disait-on, existait dans l'Arkansas et un détachement de soldats était allé en prendre possession. La Louisiane était devenue la

question d'actualité. La Compagnie d'occident qui avait été constituée par un édit de 1717 résolut d'agir sans délais.

Le gouverneur avait été changé. La Motte-Cadillac avait eu pour successeur l'Espinay. Quelque temps après, Bienville était nommé commandant général de toute la colonie qui se réduisait à peu de choses. Les Français occupaient alors Biloxi, l'île du Massacre qui avait reçu le nom d'île Dauphine, la Mobile, Natchez et Natchitoches. La population ne comprenait que 600 blancs et une centaine de nègres. Jusqu'à présent, l'on ne s'était pas éloigné de la mer. L'on commença enfin à croire que les bords du Mississipi présentaient de plus grands avantages pour la situation d'une capitale et l'on résolut d'aller fonder un établissement sur la rive gauche de ce fleuve.

Bienville avait remarqué que le Mississipi décrivait un circuit à environ 30 lieues de son embouchure. Cet endroit lui parut réunir les conditions nécessaires pour y bâtir une ville qu'il appela la Nouvelle-Orléans, en l'honneur du duc d'Orléans, le régent du royaume. Les travaux étaient commencés en 1717 et l'ingénieur de la Tour fut chargé de tracer le plan de la future capitale de la Louisiane. La ville était régulièrement construite et avait la forme d'un rectangle. Les principaux monuments bâtis sur les bords du Mississipi étaient l'église paroissiale, l'intendance, l'hôtel du Gouvernement, deux casernes, la prison et le magasin général. Une place d'armes plantée d'arbres était au centre ; toutes les rues, lirrées au cordeau, se croisaient perpendiculairement ; elles partageaient la ville en 65 îles ayant chacune 60 toises en carré et toutes divisées en 12 emplacements destinés à autant d'habitations. La majeure partie des maisons étaient en bois ; quelques-unes, mais en petit nombre, en briques. La population ne se composait à l'origine que de pauvres charpentiers et de faux saulniers. Telle fut l'origine de cette cité

qui, aujourd'hui, est l'une des plus riches et des plus florissantes du Nouveau-Monde.

La Compagnie d'occident avait encouragé un courant d'émigration pour peupler la Louisiane et assurer le développement de la colonisation. La population ne comprenait que 7 à 800 habitants tant blancs que nègres. L'on poussait à partir les gens de bonne volonté en faisant miroiter à leurs yeux les trésors du Mississipi. En 1718, 800 colons s'embarquaient à la Rochelle sur trois vaisseaux pour aller s'établir dans un pays dont on leur racontait tant de merveilles.

Ces émigrants s'étaient recrutés parmi toutes les classes de la société. Il y avait parmi eux des gentilshommes et d'anciens officiers et entre autres Le Page du Pratz qui a exploré une partie de la Louisiane et publié, à ce sujet, de curieux mémoires. Une fois arrivés à la Nouvelle-Orléans, les colons se dispersèrent sur différents points. Les gentilshommes étaient partis dans l'espoir d'obtenir des fiefs et des seigneuries. Law leur en avait donné l'exemple en obtenant dans l'Arkansas une terre de quatre lieues carrées qui fut érigée en duché.

Malgré ses efforts, la Compagnie voyait que le nombre des colons qui partaient pour l'Amérique était fort restreint et que les vastes territoires de la Louisiane restaient déserts. Elle eut recours à l'émigration forcée et c'est alors que fut inaugurée la transportation demeurée depuis si tristement célèbre. Des ordonnances de 1719 prescrivirent de conduire dans la colonie les vagabonds et les condamnés en rupture de ban. Plusieurs centaines de jeunes filles détenues dans les prisons de Paris furent embarquées et amenées à la Nouvelle-Orléans pour y contracter mariage. L'on se proposait de mettre à contribution Bicêtre, la Pitié, la Salpêtrière, les Enfants trouvés, l'Hôpital général, et l'on pensait pouvoir y recruter 4,000 émigrants. C'était de tristes éléments pour la fondation d'une société naissante. Du reste, l'on y renonça en présence

du mécontentement des Parisiens et des protestations des habitants libres de la Louisiane qui ne cessaient de réclamer contre le mélange flétrissant qu'on leur imposait.

L'opinion publique s'occupait toujours de la Louisiane. L'on avait fait venir à Paris, des bords du Missouri, dix sauvages et une sauvagesse. Cette dernière était reine et issue de la *race du soleil*. Les Indiens eurent un grand succès. Ils prirent, à la course, à la vue du roi et de nombreux spectateurs, un cerf qu'on lâcha dans le bois de Boulogne. Ils exécutèrent à plusieurs reprises des danses de leur pays sur le théâtre italien.

Quant à la sauvagesse qui était jeune et d'une beauté piquante, des hommes politiques s'avisèrent de la marier à un Français et de fonder ainsi un empire indien vassal de la France. Plusieurs prétendants s'offrirent ; la reine choisit dans le nombre un sergent aux gardes françaises qui était remarquable par sa prestance militaire. Quelques jours après, la *fille du soleil* recevait le baptême dans l'église Notre-Dame et était mariée en grande cérémonie. Cette union fut loin d'être heureuse. Les nouveaux époux partirent pour l'Amérique : à peine de retour dans son pays, la jeune princesse qui était fatiguée de son mari, s'en débarrassait en le faisant assassiner. Ainsi se termina cet essai de royauté franco-missourienne.

Le *système* ne tarda pas à crouler. Le contre-coup de cette catastrophe financière ébranla profondément la colonie. Au moment de la chute de Law, des colons avaient été rassemblés à grands frais à Lorient. Les vaisseaux qui devaient les conduire en Amérique ne firent voile qu'en 1721. Aucun ordre n'avait été donné en vue de cette émigration. Les malheureux qui s'étaient embarqués avaient été jetés sur la plage de Biloxi d'où ils se transportaient comme ils pouvaient dans les différents lieux de leur destination. L'on n'avait pas

même assez d'embarcations pour remonter le Mississipi : il y eut encombrement, les vivres manquèrent et la disette apparut avec toutes ses horreurs. On n'avait plus pour subsister que de rares huitres pêchées dans la mer. Plus de 500 personnes moururent de faim ; le désespoir en conduisit beaucoup au tombeau. La discorde s'empara du reste. Des désertions se produisirent ; un jour même, une compagnie de soldats suisses qui avait reçu l'ordre de se rendre à la Nouvelle-Orléans, passait chez les Anglais de la Caroline.

En présence de ces désastres, l'on se décida à abandonner Biloxi. En 1722, le gouverneur vint s'établir à la Nouvelle-Orléans qui, à partir de ce moment, fut la capitale officielle de la Louisiane. Cette ville n'était encore qu'un village qui comptait une centaine de maisons et environ 200 habitants ; à peine y étions-nous installés qu'un ouragan terrible éclata le 22 septembre 1722. La mer franchit ses limites et déborda brisant tout sur son passage : Biloxi fut à peu près détruit et la Nouvelle-Orléans presque renversée de fond en comble. Cette dernière ville était exposée à des inondations périodiques et jusqu'en 1729, époque à laquelle on construisit une digue pour la garantir, elle ressemblait à un véritable cloaque. Ses ressources étaient des plus bornées : les vivres rares, surtout la viande fraîche et le sel. L'on ne possédait qu'un petit nombre de bestiaux ; aussi, en 1723, la perte d'un veau était-elle considérée comme un malheur public. Il était difficile de se procurer du linge et, à l'hôpital, les médicaments faisaient défaut. A cette époque, la Nouvelle-Orléans n'était qu'une pauvre bourgade.

La colonie sortait néanmoins peu à peu de la période d'enfancement. La population s'était augmentée et, en 1724, elle comprenait 3,700 blancs et 1,300 nègres. La Nouvelle-Orléans avait environ un millier d'habitants. Les environs s'étaient couverts de plantations où l'on cultivait le riz, le

maïs, le tabac, les légumes, l'indigo et le coton. Le houblon venait naturellement ; l'on faisait usage de la bière et plusieurs brasseries avaient été établies dans le pays afin de satisfaire aux besoins de la consommation. Les mûriers étaient communs dans toute la contrée et les vers à soie s'y élevaient très bien. C'était une ressource qui, dans un avenir plus ou moins prochain, pouvait devenir pour nous une source de richesses.

Ce fut à cette époque que le P. Charlevoix parcourut la Louisiane après avoir visité le Canada et les grands lacs. Il traversa le pays des Illinois et descendit le Mississipi. Son séjour à la Nouvelle-Orléans laissa des traces durables et ce fut grâce aux soins de ce missionnaire que le clergé colonial fut définitivement organisé dans notre possession.

L'année 1726 fut la dernière de l'administration de Bienville. La Compagnie d'Occident avait fait place à la Compagnie des Indes. Il n'en était résulté aucun avantage pour la Louisiane. Les opérations commerciales ne profitaient qu'à un petit nombre. Aussi les habitants de la colonie, qui avaient constamment à lutter pour la défense de leurs intérêts, demandaient-ils avec instance la suppression d'un monopole qui leur était odieux.

Le lieutenant de vaisseau Périer arriva, en 1726, remplacer de Bienville qui partait pour la France. Il trouva la Louisiane assez tranquille, mais le calme dont elle jouissait devait être de courte durée. Il se tramait dans les forêts un complot des plus terribles qui devait ébranler profondément nos établissements dont la base était encore bien fragile.

Les sauvages du Mississipi avaient toujours vu avec défiance les *visages pâles*. Les Français, néanmoins, n'avaient trouvé d'ennemis déclarés que chez les Natchez et les Chicachas. Les Anglais, qui voyaient avec dépit nos colonies se développer, excitaient en secret nos ennemis. La crainte et la

colère s'étaient glissées peu à peu dans le cœur de ces Indiens naturellement farouches qui résolurent de se défaire des étrangers ; un vaste complot s'organisa ; à part les Illinois, les Arkansas et les Toucas qui étaient pour nous de fidèles alliés, presque toutes les autres tribus y étaient entrées et devaient se lever le même jour et à la même heure dans toute l'étendue du pays.

Les Français ignoraient ce qui se passait et rien n'était de nature à éveiller leurs soupçons. Les chefs des tribus qui devaient se soulever ne cessaient de nous répéter qu'ils étaient nos plus fidèles alliés. Heureusement pour nous, la cupidité des Natchez, qui voulurent agir trop tôt, trahit une trame qui avait été ourdie durant plusieurs années et la dévoila avant qu'elle eût pu s'exécuter complètement.

Le jour et l'heure du massacre avaient été pris. L'un de nos principaux établissements était chez les Natchez. Le commandant du fort, M. de Chépar, poussait, par une étrange fatalité, la confiance jusqu'à recevoir les Indiens dans l'enceinte de la palissade, et leur permettre de se loger chez les colons, et même dans sa propre maison. Un tel aveuglement nous paraît à peine croyable.

Sous divers prétextes, les conjurés venaient prendre les postes qui leur avaient été assignés au milieu de leurs futures victimes. Pendant qu'ils attendaient le jour de l'exécution, des bateaux arrivèrent au fort chargés de marchandises pour la garnison et les colons. L'avidité de ces barbares est excitée ; leurs yeux s'allument à la vue de ces richesses et ils ne peuvent résister à l'amour du pillage. Oubliant que leur précipitation allait compromettre le massacre général, ils résolurent de frapper sur le champ afin de s'emparer des cargaisons avant qu'elles ne fussent distribuées.

Pour s'armer, ils prétextèrent une chasse, voulant, disaient-ils, offrir du gibier au chef des *visages pâles* afin qu'il pût

fêter dignement les hôtes qui venaient de lui arriver. Ils achètent des armes et des munitions aux colons et, le 28 novembre 1729, ils se répandent dans le village en publiant qu'ils partaient pour la chasse. Pour mieux donner le change, ils entonnent un chant en l'honneur des Français. Il se fit un moment de silence, puis trois coups de fusil retentissent successivement devant la porte du commandant : c'était le signal du massacre. Les Indiens fondent sur les Français qui, surpris sans armes et dispersés au milieu de leurs assaillants, ne peuvent opposer aucune résistance ; ce fut une véritable boucherie. En moins d'une heure, 200 personnes furent égorgées ; 60 femmes avec 150 enfants et près de 200 nègres demeuraient prisonniers ; une partie devait périr dans d'horribles tortures. Tel fut le massacre du 28 novembre demeuré tristement célèbre dans l'histoire de la Louisiane.

La nouvelle de cette catastrophe répandit la terreur dans toute la contrée. L'on en fut instruit à la Nouvelle-Orléans dès le 2 décembre. Le gouverneur Périer s'empressa d'envoyer des émissaires avertir les colons des deux rives du Mississipi et en même temps il fit surveiller les tribus éparpillées sur les bords du fleuve. La plupart des nations indiennes, en voyant leurs projets découverts, ne bougèrent pas. Quelques-unes, et entre autres les Chactas, nous offraient leur concours et leurs guerriers marchèrent à côté de nos soldats. Les Arkansas, nos fidèles alliés, s'étaient tous levés en notre faveur. Il n'y avait guère à rester en armes que les Natchez qui s'étaient trop compromis pour espérer revenir. La Louisiane était sauvée.

Pendant quelques jours, la Nouvelle-Orléans vécut dans des alarmes continuelles. Un jour une négresse qui était au lavoir accourut toute effarée en disant qu'elle avait aperçu un nuage de poussière qui, sans doute, annonçait l'approche des Indiens. Le tocsin sonne immédiatement ; les femmes se

réfugient dans l'église; les hommes valides prennent les armes. Chacun s'attendait à une attaque et se croyait perdu. Heureusement c'était une fausse alerte et l'on en fut quitte pour la peur.

Périer résolut d'agir sans délai. Il fit monter deux vaisseaux par les guerriers de la fidèle tribu des Tonicas et forma une petite armée dont il donna le commandement au major Loubois. Quant à lui, il resta dans la ville où il croyait sa présence nécessaire. L'on craignait avec raison un soulèvement des nègres qui paraissaient disposés à s'unir aux Indiens. Un complot avait été découvert: les principaux meneurs furent arrêtés et pendus. Cet acte d'énergie ne contribua pas peu à rétablir le calme.

Les Natchez ne pouvaient tenir en rase campagne. Le commandant des Illinois, qui avait été prêt le premier, leur avait infligé une défaite complète et les avait obligés de se retirer dans leur fort. Le major Loubois était venu les assiéger au mois de février 1729, après avoir incendié et détruit la plupart de leurs villages. Les opérations furent malheureusement menées avec mollesse. Nos auxiliaires indiens, fatigués des longueurs de la guerre, commençaient à se retirer. Il nous fallut battre en retraite.

Sur ces entrefaites, des secours qui nous étaient arrivés de France, nous permirent de reprendre une vigoureuse offensive. Le gouverneur Périer réunit 600 blancs, sans compter les Indiens, remonte le Mississipi sur des radeaux et porte la guerre au cœur du pays ennemi. Les Natchez effrayés abandonnent le fort et veulent fuir. Ils ne nous échappent qu'en éprouvant de grandes pertes et en laissant de nombreux prisonniers, parmi lesquels se trouvait leur principal chef qui *descendait du soleil* et dont la famille régnait depuis un temps immémorial.

De retour à la Nouvelle-Orléans, Périer envoya en escl-

vage à Saint-Domingue tous les Natchez qu'il ramenait prisonniers. Le *Grand-Soleil* ne put supporter sa captivité et mourut peu de temps après au Cap-Français.

Les Natchez prennent de nouveau les armes. Cet acte de désespoir amène leur chute. Presque toutes leurs bandes furent détruites, et, en 1731, de Saint-Denis leur livrait un combat qui fut pour eux un véritable désastre. Les rares survivants se dispersèrent chez les Chicachas. Telle fut la fin de cette nation que quatre-vingts ans plus tard Châteaubriand devait chanter et vouer à l'immortalité.

En 1731, la Compagnie rétrocédait au roi le bassin du Mississipi. La Louisiane redevint un domaine de la couronne.

Périer ne tarda pas à être rappelé en France. Grâce à lui et à plusieurs de ses lieutenants, le bassin du fleuve était sérieusement exploré. Tandis que le capitaine du Roulet s'avancait dans le pays des Chactas, un astronome nommé Baron passait quelques mois à la Nouvelle-Orléans et s'y livrait à de judicieuses observations.

En 1732, Bienville venait reprendre possession de son gouvernement. On s'en imaginait à Paris qu'il exerçait une grande influence sur les Indiens et l'on se figurait qu'avec lui on ne devait plus avoir à craindre une guerre comme celle qui avait mis en danger les jours de la colonie. C'était une erreur. L'administration de Bienville fut à la fois médiocre et tracassière ; le gouverneur voulait tout réglementer. Partout l'on montrait néanmoins une incurie incroyable. A Mobile, les maisons n'avaient pas de couverture et étaient à peine habitables. Un pareil système devait être fatalement funeste. Les colons, fatigués, abandonnaient leurs plantations et quittaient le pays. La population diminuait.

La guerre avait recommencé avec les Chicachas, qui avaient pris les armes à l'instigation des Anglais.

Au mois de mars de 1736, de Bienville arriva sur le terri-

toire ennemi. Les villages étaient fortifiés à l'européenne; la plupart avaient arboré les couleurs de l'Angleterre. Il nous fallut entreprendre deux campagnes successives. Nos pertes furent assez sérieuses, mais malgré leur bravoure, les Chichas ne pouvaient résister. Nous avons bâti le fort de l'Assomption dans leur pays. Ils se décidèrent à demander la paix qui leur fut accordée au mois de mars 1740.

En 1738, le lieutenant de Noyan visitait le pays des Chactas. En 1739, le marquis de Beauharnais parcourait avec soin le territoire des Illinois et remarquait que son sol était propice aux céréales. Le froment, l'orge, le maïs avaient donné des récoltes dépassant toutes les espérances. Il suffisait que l'émigration se portât de ce côté pour que notre colonie devint des plus florissantes. Sur ces entrefaites, de Bienville était rappelé; depuis quelque temps, il était en lutte avec l'ordonnateur Salmon. Ces deux principaux fonctionnaires donnaient l'exemple d'une rivalité qui pouvait nous être funeste. Aussi le départ du gouverneur fut-il regardé comme une délivrance.

Son successeur, le marquis de Vaudreuil, arriva en 1742. Son premier soin fut de renouer des relations amicales avec les Chactas qui, cédant à l'influence de l'un de leurs chefs, nommé le *Soulier rouge*, paraissaient disposés à nous faire la guerre. La situation de la colonie n'était pas brillante. En 1746, sa population ne comptait que 3,500 blancs et 5,000 nègres. La Nouvelle-Orléans n'avait que 4,000 habitants, non compris les troupes et les fonctionnaires. La guerre de la succession d'Autriche étant devenue maritime, avait causé de sérieux préjudices à la Louisiane, en rendant fort difficiles ses communications avec la métropole. Les transactions avaient été à peu près nulles. Aussi, la nouvelle de la paix, signée en 1748, à Aix-la-Chapelle, avait-elle été accueillie avec joie.

A partir de cette époque, l'on s'occupa sérieusement de colonisation. De nouvelles plantations furent créées; l'on y

cultivait l'indigo, le coton et le tabac. Des colons de Saint-Domingue avaient acclimaté la canne à sucre et en obtenaient les résultats les plus satisfaisants. Les bois de construction et de teinture qui se trouvaient dans les forêts commençaient à être exploités. L'arbre à cire avait été découvert. Le commerce prenait chaque jour de l'importance. Les exportations consistaient principalement en bois, en maïs, en sucre, en coton, en cuirs et en goudron.

Les Espagnols venaient à la Nouvelle-Orléans vendre du cacao, de la cochenille, de la vanille, et y achetaient des toiles, des dentelles, des eaux-de-vie et du vin. Un service régulier de bateaux avait été organisé avec le pays des Illinois, qui expédiait du froment, des huiles, des viandes salées et des pelleteries. Les villes avec lesquelles la Louisiane entretenait le plus de rapports étaient Bordeaux, la Rochelle, Nantes, Bayonne et le Cap-Français qui commençait à être la métropole des Antilles.

On n'avait pas abandonné le vieux projet formé au siècle précédent, d'unir le Canada et la Louisiane, afin de fermer aux Anglais les régions de l'ouest. La population était trop clairsemée pour réaliser cette entreprise qui aurait assuré notre domination dans l'Amérique. Nos pionniers continuaient de s'avancer dans les solitudes des prairies. En 1746, le chevalier de Beauchamps explorait la contrée qui forme actuellement le territoire indien et, en 1750, le médecin Fontenette se rendait dans le Texas pour y étudier la flore et donnait quelques curieux détails sur les Apaches, ces terribles sauvages encore insoumis.

On ne pouvait plus nier la vitalité de la colonie. Des Allemands étaient venus s'y établir et l'on reconnaissait leurs villages à l'aisance qui y régnait. La Nouvelle-Orléans grandissait et devenait une assez brillante cité ; son aspect était riant. Les rues étaient plantées d'arbres, les maisons n'avaient qu'un rez-de-chaussée, mais les galeries dont elles étaient

entourées leur donnaient un aspect gracieux et coquet. Le soir, on se réunissait là pour respirer le frais et deviser des événements de la journée. La société de la Nouvelle-Orléans était fort élégante et l'on y comptait de nombreuses fortunes. En 1746, 25 planteurs résidant dans la ville possédaient de 100 à 300,000 livres de rente. La vie était facile.

Les hommes, pour la plupart oisifs et adonnés au plaisir, se faisaient cependant estimer pour leur bravoure, souvent même par leur esprit chevaleresque. Rien ne leur plaisait plus que de courir les aventures chez les Indiens des prairies. Les femmes étaient jolies, gaies, spirituelles, aimables et renommées pour la fraîcheur de leur teint et leur indolence. Les distractions de l'Europe faisaient souvent défaut. Aussi vivait-on dans une grande intimité. La danse était une véritable passion et l'on s'y livrait à tout âge. Les officiers de la garnison donnaient souvent des bals et l'un des jeunes Français qui avait le plus d'entrain comme *organisateur*, était le capitaine de Montalembert. Le carnaval était toujours très animé à la Nouvelle-Orléans. Parfois, une troupe de comédiens arrivait du Cap-Français ; un théâtre était improvisé ; tous les habitants se rendaient pour applaudir des pièces maintenant oubliées et interprétées d'une manière qui ferait sourire notre génération.

On semblait être en voie de progrès et si l'on ne trouvait pas sur les bords du Mississipi toutes les splendeurs de Saint-Domingue, l'on y constatait une prospérité croissante quoique lente.

Le calme dont jouissait la Louisiane n'était qu'un repos trompeur et passager. En 1754 avait commencé la guerre de sept ans. Le gouverneur de Kerlerec, qui avait succédé en 1752 au marquis de Vaudreuil, ne disposait que de 2,000 hommes de troupes régulières. De 1757 à 1761, la colonie ne reçut aucun secours de la métropole. L'on manquait du nécessaire. Il était fort difficile de se procurer des vêtements

et, pendant six mois, la farine fit complètement défaut. La plus affreuse misère régnait dans tout le pays. En 1759, Québec tombait au pouvoir des Anglais et, en 1763, l'on signait le honteux traité de Paris. La France abandonnait l'Amérique.

La Louisiane cessait de nous appartenir ; toute la partie située sur la rive gauche du Mississipi qui comprenait Mobile et le pays des Natchez devenait possession anglaise. Quant à la rive droite, que l'on appelait la Louisiane orientale, nous la cédions à l'Espagne. La population de la Louisiane orientale s'élevait alors à 20,000 habitants dont 10,000 blancs ; le reste se composait de nègres et de mulâtres. La Nouvelle-Orléans était, à cette époque, une ville d'environ 7,000 âmes.

Rien ne peut dépeindre l'exaspération des créoles de la Louisiane quand ils apprirent qu'ils allaient cesser d'être Français pour devenir Espagnols. Ils eurent un instant l'intention de s'ériger en république ; ils ne cédèrent qu'à la force et, en 1768, leur pays était occupé par les troupes du vice-roi du Mexique. La domination de l'Espagne ne fut jamais aimée des Louisianais qui ne pouvaient oublier leur origine et avaient lieu d'être irrités par le régime oppressif que leur imposait la Cour de Madrid. La suppression de la libre navigation sur le Mississipi avait excité un mécontentement général et même il en résulta une guerre avec les Anglais. Le traité de 1783 rétablit la liberté du fleuve, mais les Espagnols la rendirent vaine en s'emparant de toutes les marchandises apportées à la Nouvelle-Orléans par d'autres que par des vaisseaux espagnols.

La prospérité de la Nouvelle-Orléans continuait néanmoins de se développer. Les relations de la Nouvelle-Orléans avec la Havane étaient journalières. La Louisiane fournissait à Cuba des planches et des caisses à sucre. En même temps, un commerce de contrebande considérable avec le Mexique procurait de nombreux avantages à notre ancienne colonie. De

nouvelles plantations s'établissaient sur les rives du Mississipi et la culture du coton et de la canne à sucre prenait de l'extension. Les exportations s'étaient tellement augmentées qu'elles exigeaient dans les dernières années du XVIII^e siècle plus de 200 navires, alors que quinze ans auparavant, elles n'en employaient qu'une trentaine de moyenne grandeur. Des Catalans étaient venus se fixer dans la Louisiane et ils formaient près du quart des blancs. La population s'était notablement augmentée et, en 1800, un recensement fait à la Nouvelle-Orléans avait constaté que cette ville renfermait 13,000 habitants, tant libres qu'esclaves. Elle avait été presque détruite par des incendies en 1788 et en 1794. A partir de cette époque, l'on avait abandonné l'ancien système des constructions en bois. La plupart des maisons avaient été rebâties en briques. Il en était résulté que la Nouvelle-Orléans avait pris la physionomie d'une grande ville.

En 1800, l'Espagne, fatiguée des querelles que lui suscitaient les Etats-Unis à propos de la navigation du Mississipi, avait rétrocédé la Louisiane à la France. En 1802, la paix d'Amiens avait été signée. Le premier Consul, désireux de rétablir notre ancien empire colonial, songeait à diriger de ce côté, une véritable expédition et à pousser activement la colonisation dans ce beau pays, jadis exploré par Cavelier de la Salle et redevenu possession française.

La Louisiane constituait alors un magnifique domaine; elle ne comprenait pas seulement l'état actuel de ce nom. C'était un immense territoire dans lequel on a, depuis, taillé les états de Louisiane, d'Arkansas, de Missouri, d'Iowa, de Minnesota, de Kansas, de Nébraska, de Colorado, d'Orégon et les territoires indiens de Dacotah, d'Utah, de Wyoming, de Montana et de Washington, c'est-à-dire une région ayant plus de 3,500,000 kilomètres carrés et six fois la superficie de la France.

Le gouvernement français avait réuni une escadre, et

4,000 hommes de troupes devaient occuper notre ancienne possession. Pour diriger l'expédition et administrer la colonie, le premier Consul avait jeté les yeux sur Bernadotte, mais l'ancien Jacobin qui, plus tard, allait devenir roi de Suède, se montra tellement exigeant dans ses conditions, que Bonaparte ne put s'empêcher de lui dire : « Je ne ferais jamais autant pour mon frère. » Le général Victor fut nommé capitaine général, Laussat, préfet, et un magistrat nommé Aymé était chargé d'organiser le service judiciaire.

Le préfet Laussat s'embarquait, au mois de janvier 1803, avec une petite garnison et, le 21 novembre de la même année, il arrivait à la Nouvelle-Orléans. Quelques jours plus tard, le 30 novembre, les autorités espagnoles lui remettaient la Louisiane. La population, en grande majorité d'origine française, montrait bruyamment son contentement ; elle s'empressait autour des soldats de la garnison et leur faisait raconter leurs campagnes sur le Rhin et dans l'Italie. Un grand bal avait lieu à l'Hôtel-de-Ville et les dames y venaient parées des couleurs tricolores. Sur la plupart des plantations, l'on avait tiré des feux d'artifice et les nègres avaient pris part aux réjouissances en se livrant à leurs danses désordonnées et en faisant entendre les sons discordants de leurs instruments de musique et les notes plus ou moins mélodieuses de la bamboula.

La domination française en Louisiane était éphémère et ne dura que vingt jours. Les Etats-Unis ne pouvaient dissimuler leur dépit de nous voir rentrer en possession de notre ancienne colonie, et pourtant ils auraient dû se rappeler que 20 ans auparavant la France les avait aidés, au prix de grands sacrifices, à conquérir leur indépendance. La fameuse doctrine, plus tard connue sous le nom de doctrine Monroe, était déjà à l'ordre du jour et, de plus, les Yankees montraient qu'il ne faut jamais compter sur la reconnaissance des peuples. De plus, nous étions de nouveau en guerre avec

l'Angleterre, et le premier Consul, désespérant de défendre la Louisiane contre notre ennemie, préféra la céder au Gouvernement fédéral; un traité fut conclu le 30 avril 1803. Les avantages stipulés en notre faveur étaient illusoires. Les Etats-Unis s'engageaient à nous payer la somme de 50 millions de francs et à admettre en franchise pendant 12 ans dans les ports de la Louisiane les vaisseaux et les marchandises de France et d'Espagne. Nous abandonnions un empire « pour un plat de lentilles. » L'acquisition de la Louisiane par les Etats-Unis doublait le territoire de l'Union et consacrait définitivement la prédominance de la race anglo-saxonne dans l'Amérique du Nord.

Sitôt le traité signé, le gouvernement des Etats-Unis songea à prendre possession de son nouveau domaine. Le commissaire Clayborne et le général Wilkinson étaient arrivés à la Nouvelle-Orléans et, le 20 décembre, ils étaient officiellement reçus à l'Hôtel-de-Ville par le préfet Laussat. Il se passa alors une scène des plus touchantes. Le drapeau français qui flottait sur un mât fut une dernière fois salué par une décharge d'artillerie et des fanfares, et ensuite abaissé. Un vieux sergent le recueillit pieusement et, s'en enveloppant ensuite comme d'une écharpe, il parcourut toute la ville escorté par les officiers de la milice et un grand nombre de dames qui voulaient rendre un dernier hommage aux couleurs de leur pays d'origine. Quelques instants après, le pavillon étoilé des Etats-Unis était arboré. La Louisiane avait cessé d'être une terre française.

Quoique la Louisiane eût cessé de nous appartenir, jusqu'à ces dernières années, la Nouvelle-Orléans était restée une cité aux aspirations françaises. Nous y trouvions de nombreux compatriotes, notre langue y était répandue et notre ancienne colonie offrait de larges débouchés à notre commerce et à notre industrie. Depuis la guerre de sécession, il n'en est plus ainsi: la Louisiane nous a échappé au point de vue



commercial. La victoire du Nord a ruiné la Louisiane plus que tous les autres Etats du Sud ; chez ces derniers la culture du coton a pu se relever. En Louisiane, la culture de la canne à sucre, qui était de beaucoup la plus importante, a été pour ainsi dire anéantie. Dans la population d'origine française qui s'adonnait principalement à cette culture, les fortunes ont été détruites et il en est résulté une gêne cruelle, aussi cette population a-t-elle cessé de nous acheter nos produits.

De plus, la politique de protection que les Etats-Unis ont suivie à partir de 1866 nous a été fatale. En moyenne, les droits d'importation frappant les articles d'origine française ont été élevés de 30 à 50 et 60 %. De plus, les Etats-Unis se sont mis à fabriquer. Il en est résulté que nos produits sont presque tous chassés de la Louisiane. Jadis, à la Nouvelle-Orléans, nos meubles, notre porcelaine, nos verres, notre quincaillerie, nos glaces, notre horlogerie, notre bijouterie, nos tissus, etc., jouissaient d'une supériorité marquée et étaient avidement recherchés ! Aujourd'hui il n'en est plus de même. Pour les articles de mode, nous avons été battus ! La Nouvelle-Orléans a cessé de relever de Paris pour dépendre de New-York. Les vins de Californie font à nos vins une concurrence terrible. La Nouvelle-Orléans a cessé pour nous d'être un marché. Notre langue perd constamment du terrain et le nombre de nos compatriotes fixés en Louisiane diminue chaque jour. On l'estime actuellement à 20,000 environ. Aussi l'on peut prévoir le jour où nos rapports avec notre ancienne colonie auront cessé d'exister au point de vue de notre commerce et de notre industrie, et que, sur les rives du Mississipi, les traditions françaises n'existeront plus qu'à l'état de souvenirs.

[Handwritten signature]

1800